

PRÉFACE

Patrice de La Tour du Pin fut l'homme d'une quête, celle du Dieu de joie, le Christ pascal. « Un moment de tendresse qu'il a eu avec moi, / et j'ai été creusé pour la vie » (Psaume 5). Il a porté cette blessure divine comme un secret, menant discrètement la quête de joie dans ses terres du Loiret. Il a vécu reclus en poésie, dans une sorte de contemplation errante, intégrant avec bonheur la création poétique, l'amour humain et la foi chrétienne.

Le « jardinier des mots » fut aussi l'homme d'un livre, *Une Somme de poésie*, qu'il a tenu fidèlement pendant quarante ans. Il y travailla tous les matins, labourant et sarclant, parfois dans une grande sécheresse intérieure, les trois grands Jeux de l'existence : le Jeu de l'homme en lui-même, le Jeu de l'homme devant les autres, le Jeu de l'homme devant Dieu. Son œuvre m'est apparue lumineuse et prophétique au début de ma vie d'adulte, lui consacrant plusieurs livres par la suite. J'ai toujours vu cela comme une grâce, pour parler comme Patrice.

Je n'ai pas eu le privilège de rencontrer le poète de son vivant, mais sa famille m'a ouvert grandement les bras, tel un lointain cousin du Québec, avide de beauté et de vérité. Que de paroles et de silences avons-nous partagés, dans le salon du château du Bignon-Mirabeau ou dans l'appartement de la rue d'Eylau, avec sa chère épouse Anne, sa fille Marie-Liesse ou son mari Jérôme, avec les autres filles, gendres et petits-enfants de celui que j'appelais affectueusement « Patrice ». Ce fut pour moi et mon épouse une découverte de cette « douce France » qui a donné au monde et à l'Église tant de génies.

La jeune bordelaise Stéphanie Boisvert a aussi profité de cet accueil inconditionnel de Madame de La Tour du Pin et des membres de la famille. Son étude sur les psaumes de Patrice, fruit d'un travail universitaire, porte la marque de cette amitié. Elle a vite compris qu'on ne peut pas dissocier l'homme de l'œuvre, tant les deux se nourrissent mutuellement, comme on ne peut pas séparer poésie et recherche spirituelle.

La vie du quêteur a donné corps à la matière d'*Une Somme de poésie* en trois Jeux qui totalise près de 1500 pages, remaniée à la fin de sa vie. Il s'était toujours réservé le droit de refaire son gros livre, lui qui avait rêvé « d'écrire la grande prière de l'Homme de ce temps » (Psaume 6). Dans cette œuvre unique, l'un des plus beaux chants d'espérance du XX^e siècle, le poète n'a cessé de réfléchir sur la part de mystère qu'il y a en l'être humain et qui le pousse vers l'autre, et l'Autre. Il a tenté de dire la rencontre de l'homme et de Dieu avec des mots qui parlent de Dieu et à Dieu. Dans ce dessein, il a utilisé plusieurs genres littéraires : poésie, théâtre, bestiaire, prose, nouvelle, chanson, hymne, psaume...

Stéphanie Boisvert a eu l'heureuse idée de reprendre le genre littéraire « psaume » que Patrice affectionnait et qui traverse les trois Jeux d'*Une Somme de poésie*. Nous avons là un bel exemple de « réécriture » de la Somme. Ces Psaumes étaient, selon les mots même de Patrice, « la moelle de mon corps de poésie ». Il les a réunis sous le titre *Psaumes de tous mes temps*, dernier livre édité de son vivant. C'est le mérite de Stéphanie Boisvert d'avoir bien montré qu'il existe une unité intrinsèque dans ce recueil. Elle affirme que ce livre est un condensé spirituel de la vie du théopoète et une porte d'entrée à toute son œuvre, bref, qu'il est son testament.

Son étude montre également que la littérature peut mettre en valeur la dimension spirituelle d'une œuvre. « Tout homme est une histoire sacrée », avait écrit Patrice à l'entrée de son école de Tess, lieu de ressourcement pour

les quêteurs de joie. Cette sentence, qui est tout un programme de vie en soi, est reprise de différentes manières dans ses psaumes, textes théopoétiques par excellence. C'est là qu'il a tenté de « dire Dieu », traduire l'ineffable, rendre visible l'invisible, suggérer le spirituel en paroles, investir les mots d'une présence qu'il cherchait au plus clair de sa nuit. Cette tentative est vouée à l'échec, bien sûr, mais c'est ce qui fait la grandeur de la poésie, inutile et nécessaire.

Si je t'élève une prière exaspérée
de n'être qu'un cri d'impuissance,
si je ne rends plus grâce, entends ce que je tais. (Psaume 35)

Dans l'avant-propos aux *Psaumes de tous mes temps*, Patrice définit ses psaumes comme des « formes poétiques assez élémentaires dans leur rythme adressée à Dieu ». Mais attention, leur apparente simplicité cache une grande profondeur. Si la quête du visage de Dieu y est explicite, l'essentiel se trouve plutôt dans ce Dieu qui cherche l'homme. Il y a là un retournement qui est de l'ordre pascal, un passage de Dieu en soi, surtout à partir des psaumes du deuxième Jeu :

Pas seulement mes mots, c'est moi que tu attends,
c'est moi, ton mot, que je te rends :
avant de parler, j'étais dit (Psaume 45)

Le théopoète lance vers l'eucharistie ses trois grandes tendances : l'amour de la nature, la passion pour la poésie et l'appétit religieux. Celui qui se voyait comme « un traducteur de la vie » trouvait la direction vers une prière pascal. La refonte de la Somme sera imprégnée de cette prière qui est une réponse à la Parole de Dieu. Ses derniers poèmes mettent en scène un « compositeur de prières » à la fois dans le monde et habité par le Christ ressuscité. Le psaume 90 constitue le sommet de son cheminement, note

avec justesse Stéphanie Boisvert : « sa parole est sauvée, immortalisée par l'action divine ». Le dernier vers témoigne de cette prière de feu qui l'animait : « Mon Dieu, tu n'es pas un Dieu triste, / ta nuit brûle de joie ».

Poète de l'intériorité qui a connu les affres de la guerre, « prince de la spiritualité », titrait Alain Bosquet dans *Le Monde* du 31 octobre 1975, mais d'une spiritualité de l'incarnation, son itinéraire emprunte l'exode de l'Ancien Testament. Il culmine dans l'alliance au Christ, centre du temps et de l'espace, où « tout est eucharistie ». « Seigneur, quand nous serons sur le bord de l'abîme, / tiens-nous dans ton eucharistie » (Psaume 83).

La prière du poète est née d'un dépassement en poésie pour accéder à une théopoésie où le langage symbolique est au service de la Parole faite chair. Son œuvre est un chemin de vie et de liberté qui engage toute la personne à «devenir eucharistie». Le chercheur s'est laissé travailler par la Parole de Dieu : parole incandescente qui a dépouillé son langage, parole d'amour qui l'a mené à la porte de l'indicible, parole ineffable d'une présence qu'il a tant cherchée au secret de son âme. Ses mots se fondent aux nôtres, dans la forge de notre cœur, où la même Parole épouse le silence de la prière de ce temps.

Car ne l'oublions pas, Patrice de La Tour du Pin fut un homme du XX^e siècle. Il a dialogué avec la culture de son temps, si souvent indifférente à la foi chrétienne. Il a expérimenté la nuit de ses contemporains, celle de l'apparente absence de Dieu et du prétendu silence de son Christ. Il a tenu le bon combat de l'espérance, « et quand la mort tombera, il surgira à côté d'elle » (Psaume 5). Il a mené sa quête en solitaire et en Église, luttant pour la vie, croisant les pas d'autres chercheurs, qu'il appelle ses «confidents», ceux qui proclament la mort de Dieu comme ceux qui chantent sa victoire dans la résurrection du Christ. « Mais moi, je n'y peux rien que je croie à ta grâce, / et qu'une joie obscure tressaille sous mon bonheur » (Psaume 25).

Dieu est vivant en ses poètes qui se laissent traverser par sa joyeuse lumière comme un vitrail. Ils se mettent en route avec leur verbe poétique, limité comme eux, ces mots de chair et d'esprit qui sont un écho à la Parole de Dieu, mots d'ici et d'ailleurs qui les pressent à habiter le mystère. Patrice est l'un de ces aventuriers de la spiritualité pour qui la quête du Christ a été le centre de la vie et le fondement de l'œuvre. Il s'est toujours reconnu comme un pèlerin d'Emmaüs, en route avec le Christ, le cœur brûlé par les Écritures au soir tombant. « Tu me découvres qu'il faut toujours te chercher » (Psaume 8). À la suite du Premier-né d'entre les morts qui se révèle à la fraction du pain, l'œuvre du « chantre de l'Invisible » nous pose l'ultime question : « Que cherchez-vous ? »

Qu'ils prennent patience, ceux qui te cherchent !
est-ce que je ne te cherche pas encore ?

Qu'ils veillent, ceux qui assurent ne pas te reconnaître !
est-ce que je te connais ? (Psaume 30)

Gatineau, Québec, le 18 octobre 2005

En la fête de saint Luc, évangéliste

Jacques Gauthier